

—Comment ?” m'écriai-je.

—D'Almoy me prit les mains et les serrant amicalement :

—Croyez, me dit-il, que je parle dans l'intérêt de votre frère. Maintenant, vous agirez comme bon vous semblera.”

—Et sans attendre ma réponse, sans me laisser le temps de formuler une interrogation nouvelle, d'Almoy me quitta brusquement et disparut.

—Je remontai vivement dans le salon : je voulais voir d'Estournel et le contraindre à m'expliquer ce que je ne comprenais pas nettement, mais il venait de partir.

—Je partis à mon tour. Merlehuë m'accompagnait. Tout d'abord je n'accordai aucune attention à ce changement de valet, mais comme j'allais atteindre Châteaulandrin, de plus en plus plongé dans des réflexions pleines d'anxiété, je me souvins que ce n'était pas Jacques qui me suivait et fis signe à Merlehuë de pousser son cheval auprès du mien. Il obéit en homme empressé d'échanger quelques paroles.

—Il y a longtemps que tu habites Châteaulandrin ? lui demandai-je avec une indifférence que je m'efforçais de rendre naturelle.

—Oh oui ! me répondit-il.

—Combien y a-t-il d'années ?

—Il y en a près de dix.

—De sorte que tu connais tout le monde dans la ville ?

—Oh oui !

—Et la famille de Louëdoc, tu la connais plus particulièrement.

—Dame ! dit Merlehuë en hésitant. Cela dépend !

—De quoi ?

—D'une foule de choses...”

—Je compris ce qui se passait dans l'esprit du valet et je fouillai dans ma bourse. Bien que la perte du jeu l'eût rendue fort plate, j'y trouvai néanmoins quelques louis.

—La lune qui brillait au ciel fit rutiler l'or dans ma main. Merlehuë sourit avec un regard de convoitise qui caressa les pièces de métal.

—Tu connais bien la famille de Louëdoc ? repris-je.

—Oh oui ! dit cette fois Merlehuë sans hésiter. Je sais tout ce qui concerne cette famille, surtout mademoiselle Mariannic.

III

LES AMOUREUX

—Mademoiselle Mariannic ! m'écriai-je. Et que sais-tu donc qui la concerne plus spécialement ?”

—Merlehuë sourit naïvement, mais avec cette naïserie fine qui est plus souvent chez nos paysans l'expression de la moquerie que celle de la bêtise.

—Je sais... un tas de choses ! répondit-il.

—Lesquelles ?

—Dame ! lesquelles que vous voulez savoir ?

—Toutes.

—Oh ! dit Merlehuë en faisant danser dans sa main les quelques pièces d'or que je venais de lui donner. C'est que ce sera bien long, monsieur.

—La route d'ici à Châteaulandrin est longue, donc tu auras du temps. D'ailleurs je veux absolument que tu répondes à mes questions. Si tu le fais de bonne grâce, les louis que je viens de te donner ne compteront pas dans l'avenir, et je te donne ma parole que ta franchise recevra une récompense royale ; mais si, au contraire, tu refuses de me répondre, si tu éludes, si tu cherches à me tromper, tu vois cette cravache ? Elle est soûlement emmanchée ! Eh bien ! je te donne encore ma parole d'honneur qu'elle se rompra sur tes épaules, jusqu'à ce que ta langue soit suffisamment déliée ! Maintenant et comme dans l'un et l'autre cas, tu parleras, c'est à toi de choisir !”

—Merlehuë lança en dessous un regard sur ma personne : la majesté de ma taille, la force musculaire si peu commune dont Dieu m'a doué et que décèlent les proportions de mes membres, semblaient faire profondément réfléchir le paysan.

—Eh bien ? dis-je en coupant l'air avec ma cravache.

—Je parlerai !” répondit vivement mon nouveau serviteur.

—Puis il ajouta avec un sourire où la fausseté dominait :

—Ce n'est pas par crainte au moins que je parlerai ! C'est bien parce que j'aime monsieur de tout mon pauvre cœur et que je voudrais qu'il me crût digne d'entrer à son service.

—Merlehuë me lança un regard joyeux.

—Allons, parle vite !” dis-je avec un peu d'impatience.

Merlehuë réfléchit :

—Si monsieur m'interrogeait, reprit-il, ce serait plus facile, car je saurais bien mieux répondre que raconter.

—Soit ! lui dis-je. Réponds-moi nettement alors.”

—Merlehuë rapprocha son cheval du mien. Je compris à son empressement que le drôle en savait long et qu'il allait m'en donner pour l'argent que je lui avais promis.

—Tu connais bien M. d'Estournel ? lui dis-je.

—Oh ! s'écria-t-il. Qui est-ce qui ne le connaît pas à trente lieues à la ronde ? C'est un de nos jeunes gentilshommes les plus renommés. Il est bon, brave, généreux, il ne craint rien, il chante toujours, il rit toujours, il fait la cour à toutes les jolies filles, et il se bat tant qu'on veut, plus qu'on ne veut même ! Il y a des châteaux où on dit que c'est le roi des mauvais sujets de la province, mais si c'est vrai, faudrait dire aussi que c'est le plus aimable de tous nos jeunes seigneurs... après monsieur, bien entendu !

—Tu l'as vu venir à Châteaulandrin ?

—Oh oui !

—Il est allé souvent chez M. de Louëdoc ?

—Très-souvent, monsieur. Je puis dire même presque tous les jours.

—Cela a duré longtemps ?

—Mais dame, comme qui dirait quatre ou cinq mois.

—Quand était-ce ?”

—Merlehuë réfléchit longuement : il parut calculer mentalement, il compta sur ses doigts, puis relevant la tête :

—Il y a comme qui dirait deux ans et sept mois et quinze jours, dit-il enfin.

—Deux ans, sept mois et quinze jours, que ?...

—Que M. d'Estournel est venu pour la dernière fois à Châteaulandrin, chez M. de Louëdoc.

—Et avant cette époque ? il y venait ?

—Tous les jours à peu près, ainsi que je le disais à monsieur.

—Et que disait-on dans la ville de ces visites assidues ?

—On disait que M. d'Estournel avait du plaisir à voir mademoiselle Mariannic et que mademoiselle Mariannic se réjouissait de voir M. d'Estournel.

—Ah ! on disait cela ?

—Oui, et on ajoutait encore que le mariage aurait lieu bientôt, et on disait aussi que ce serait une belle alliance, car tout le monde sait que le père de M. d'Estournel est un des plus riches gentilshommes du pays de Vannes, comme M. de Louëdoc est un des plus riches du pays de Tréguier.

—M. de Louëdoc est donc réellement très-riche ?

—Dame ! on dit qu'il a quelque chose comme cent mille livres de rentes, ce qui est un beau denier ?

—Et mademoiselle Mariannic avait l'air d'aimer M. d'Estournel ?

—Dame ! oui, on le disait.

—Ils sortaient ensemble ?

—Oh non ! Mais M. d'Estournel avait à chaque instant des bouquets qu'il baisait, des mouchoirs brodés et parfumés qu'il pressait sur son cœur, des bijoux de femme qui étincelaient sur ses vêtements ; et il paraît que les bouquets c'était mademoiselle Mariannic qui les faisait, les mouchoirs, c'était elle qui les brodait ; les bijoux, c'était elle qui les donnait comme des gages d'amour.

—Tu es sûr de cela ?

—Dame ! monsieur, on l'a toujours dit et personne n'a jamais dit le contraire.